

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le soleil y plonge tout nu

Jacques Brault, *Au bras des ombres*, coll. « Résonance », Saint-Hippolyte/Paris, Le Noroît/Arfuyen, 1997, 68 p.

Dominique Robert, *Sourires*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 92 p.

Roland Giguère, *Illuminures*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1997, 82 p.

Hugues Corriveau

Number 87, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1997). Review of [Le soleil y plonge tout nu / Jacques Brault, *Au bras des ombres*, coll. « Résonance », Saint-Hippolyte/Paris, Le Noroît/Arfuyen, 1997, 68 p. / Dominique Robert, *Sourires*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 92 p. / Roland Giguère, *Illuminures*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1997, 82 p.] *Lettres québécoises*, (87), 43–44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jacques Braut, *Au bras des ombres*, coll. « Résonance », Saint-Hippolyte/Paris, Le Noroît/Arfuyen, 1997, 68 p.
 Dominique Robert, *Sourires*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 92 p., 14,95 \$.
 Roland Giguère, *Illuminures*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1997, 82 p., 12,95 \$.



Le soleil y plonge tout nu

Conscience ! tu tiens parfois le poème
 à la gorge pour le faire advenir.

POÉSIE

Hugues Corriveau

VOUS RAPPELEZ-VOUS ? AVEC JACQUES BRAUT, on est dans la perfection du langage qui tient au fait de savoir son français, le bien écrire et l'aimer. On pourrait trouver ces textes un tantinet passésistes, mais qu'importe quand c'est beau, dans la somptuosité d'être beau, tout simplement. Ne chicanons pas, aimons ce « laitier » ou ce « boulanger », cette « mère [qui] ne connaissait pas Nietzsche » (« Au bras des ombres », p. 30), aimons ces textes comme il se doit, pour ce qu'ils sont, dans un coup de cœur qui reconnaît parfois la grandeur d'être simple. Sur cette « vieille peau de papier » (« Utopiques », p. 67) que nous connaissons, Braut retourne voir, *Au bras des ombres*, ce qui, d'un temps ensommeillé, survit. Comme « [...] le silence n'est-ce pas est une violence » (« Bucolique » dans « Temps invariable » p. 11), ce « silence jusqu'à l'os cosse de cendre » (« Après ce qui n'a pas d'après » dans *Idem*, p. 9), il faut au poète revoir l'itinéraire, reposer certains pas dans certaines pistes :

*J'essaie de me souvenir
 mais l'ornière est profonde
 le temps palabre avec l'espace
 que de cris pour un murmure
 attendez*
 (« Au bras des ombres », p. 37)

En divers styles, du poème long au haïku, du poème en prose au quatrain, Jacques Braut fait ainsi voyage en pays de mémoire, avec une délicatesse de style qu'il est le seul à maîtriser de la sorte. Et de voir ainsi passer le temps, survient ce détachement souverain que la détermination fait naître :

*Toutes ces ombres à la fin
 qui t'aimèrent et mal portées
 s'éloignent éphémères c'est plus loin
 que les rues de Montréal et tu criais
 jadis sous le poids du désir
 mais voici la glace de l'âge
 et la dévoration amère l'albatros
 abandonné te frôle de son aile
 imbécile et tu criais encore
 comme naguère dans l'indésir
 par les rues irréelles tu te meurs
 de Montréal et tu ne vois plus
 pourquoi ces ombres te font crier
 au sang de la naissance ombre
 de toi-même ruine déportée
 de la plus haute amour*
 (« Au bras des ombres », p. 44)

Voilà. Je crois que c'est là un recueil remarquable, une écriture d'une grande intensité, portée à des hauteurs toujours magnifiques par un très grand poète. Voici des ombres qui portent sous elles des textes où chavirent encore et à la fois le désir et la vie.

Regardez-vous ?

Dominique Robert, dans ses *Sourires*, nous propose une sorte de traité de la perception. La question posée pourrait ressembler à ceci : comment un paysage habite-t-il l'espace, l'œil ou le miroir ? Comment ainsi peut-il persister ou décevoir ? C'est cette relation de soi au temps et au paysage qui est ici en jeu, c'est la fracture ou la conscience qui est ici en cause. Comme elle l'écrit, tout étonnée : « Rien n'est immanent aujourd'hui » (« Vacances, saisons, idées », p. 48). D'où une éventuelle perte de stabilité, ou une joyeuse confusion, ou une remise en cause de la réalité :

*Arbres, lune, nuages
 rivages qui boivent à mesure la pluie
 phonèmes répétés d'oiseaux
 dragons carnivores
 de la taille des poux
 qu'avez-vous donc à me suivre
 sans en avoir l'air?*
 (« Vacances, saisons, idées », p. 54)

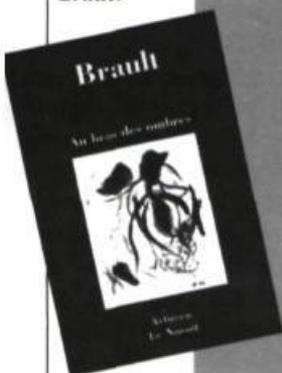
Voici un très beau recueil, vivifiant et neuf. Étonnant parce qu'il cherche et fouille, sans avoir la prétention de trouver. Autant le recueil de Braut est-il tourné vers le passé, autant ici, c'est vers la conscience immédiate du jour et de la nuit, conscience d'une certaine phénoménologie foudroyante, que les textes sont conviés. Une écriture incisive accompagne ce questionnement en se tenant toujours au bord de l'émoi. Ainsi « La réalité / a intérêt à classer les mots / pour faciliter la création de l'univers » (« Nuits, jours », p. 16), et, à partir de ces mots, va sourdre la langue poétique, l'admirable.

*Je sais que les oiseaux volent
 juste le temps qu'il faut
 pour empêcher la réalité
 de se concentrer sur eux*
 (« Nuits, jours », p. 16)

C'est donc à une très belle aventure de lucidité que nous convie Dominique Robert, elle qui est en train de créer une œuvre très forte autour de cette notion même de la conscience. Beau parcours que ce



Jacques Braut



Le poème en revue



Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour quatre (4) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,40 \$

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36,47 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER	41,02 \$ []
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER	51,28 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement)	72,93 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement)	102,56 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,12 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1

travail utile à travers une manière, assez près de Charron, de faire de la poésie.

La vie est dans le pré

Oh là là ! Que dire de ces *Illuminures* de Roland Giguère que j'aurais tellement aimé aimer... sinon que tout cela est bien peu incisif ? Est-ce une tare ? Question essentielle quand il s'agit de poésie... Dans ce court recueil, Giguère joue du paradoxe agricole, enfin « naturel », au sens où arbres et fleurs, bouquets de saison et frissons de corolles tapissent le fond de l'imaginaire :

*N'oublions pas la pluie sur les fougères
n'oublions pas le sang dans les plaies
n'oublions pas ce rire dans les bruyères
n'oublions rien de nos jardins défaits.* (p. 25)

Je ne sais pas si je chicane pour rien, mais cela me paraît bien connu, bien usé, bien peu à la hauteur de l'œuvre du grand poète qu'est Giguère. Tout le recueil suit ce fil un peu insipide où les prononciations les plus diverses essaient de penser le monde avec une certaine ironie de bon ton, avec une certaine distance cynique, avec un certain effet de style qui tente de faire mouche : *Le vol imprévu du pluvier / finit toujours au fond de l'encrier* (p. 44).

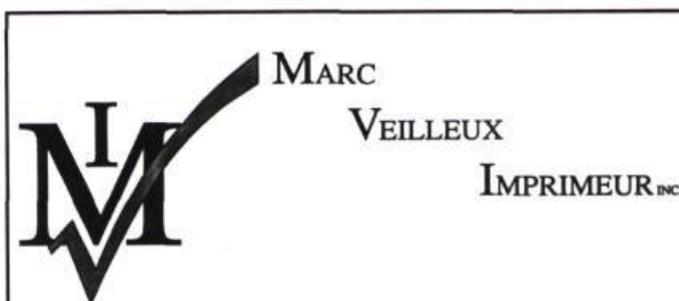
Oh là là ! Je sais ! On reconnaît quelque part un petit effet *surréalisant*, assez joli, mais... Et pourtant, il n'y a pas à dire, ces textes sont « calmants », c'est bien cela, ils apaisent l'âme parce qu'ils sont sans prétention, parce qu'ils accèdent à une très fraîche lenteur campagnarde, avec pensées à l'avenant sur le passage du temps, sur l'éphémère gratitude qu'on doit à la beauté, sur cette si discrète sensation de bonheur quand le soir tombe.

*On tourne autour comme aux premiers jours
on revient toujours au point de départ
on imagine l'éclaircie devant ou derrière
on marche obstinément vers la clairière* (p. 45)

Les poèmes sont ainsi très courts, accumulant, chacun leur tour, les saynètes ou les pensées mobiles. On en ressort un peu étourdi, comme assoiffé de sens, dépaycé par les effets et les décorations, renvoyé au début du livre avec l'espoir, en recommençant la lecture, de lui trouver quelque urgence.



Roland
Giguère



1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél.: (514) 449-5818 • Fax: (514) 449-2140